

Classiques revisités (8) – Commentaire

Commentaire de l'article « L'après-fordisme
et son espace » de D. Leborgne et A. Lipietz.
Le redéploiement du capitalisme début de siècle

Pascal Petit *

CNRS, CEPREMAP, 142, rue du Chevaleret, 75013 Paris, France

La fin des années 80 montrait à la fois la fin d'une crise avec la maîtrise de l'inflation, un nouveau statu quo des valeurs relatives des monnaies et le déclin des alternatives socialistes que laissait apparaître l'aggravation des crises structurelles dans les pays de l'Est. Le capitalisme n'est pas encore triomphant, comme il le sera à l'orée des années 90, mais presque. Le chômage demeure massif dans plusieurs pays et les tensions inflationnistes comme les brutales variations de change restent encore présentes dans les esprits. Dans ce contexte à peine apaisé de la fin des années 80 la question du travail, de son statut et de son organisation dans les transformations en cours des modes de production joue un rôle essentiel.

L'article d'A. Lipietz et de D. Leborgne la place justement au cœur de leur interrogation.

La perception est claire : les nouvelles technologies dites de l'information vont remettre en cause la division taylorienne entre travail manuel et travail intellectuel. Au déplacement des tâches intellectuelles pour ne laisser autour des machines que des travaux routiniers qu'opérait l'automatisation dans la période dite fordiste va succéder une nouvelle organisation des tâches où travail qualifié et machines paraissent plus complémentaires. (La présentation ici faite est un peu rapide mais l'intuition des auteurs est forte qui met en avant un phénomène qui attirera l'attention quelques dix ans plus tard, avec le débat sur le thème : le progrès technique est-il biaisé ?). On sait maintenant que la question ne se pose pas de façon aussi uniforme et dichotomique. Le biais, si tant est qu'il existe globalement, va dépendre des secteurs, plus marqué dans l'industrie manufacturière, en particulier de haute et moyenne technologie, inexistant si ce n'est inversé, dans les services aux ménages, l'hôtellerie et la distribution. L'intéressant est aussi que les auteurs abordent cette question sous l'angle de l'implication et non sous

* Auteur correspondant.

celui, beaucoup plus plat (et contemporain), des qualifications dans l'emploi. La logique est claire. Dans le droit fil des tensions et avancées sociales de la période fordiste tout un courant d'économistes et de sociologues du travail ont insisté sur l'implication des travailleurs qui derrière la routine de l'organisation scientifique des tâches était nécessaire au bon fonctionnement de l'ensemble des systèmes tayloriens de production. Reconnaître cette implication, la développer, si possible au niveau collectif, tel apparaissait d'emblée la voie d'une évolution progressiste autour de la configuration et de la diffusion de technologies de l'information qui semblaient s'y prêter. N'était-on pas certain que l'efficacité de ces technologies passait par cette implication, cette compréhension nouvelle homme-machine. Le texte est marqué par cet espoir sans faire l'impasse sur les mauvais penchants du système capitaliste toujours prêt à passer sur le mode autoritaire (rigide). Mais à l'évidence l'invocation des modèles que constituent à l'époque Japon et Allemagne suffit à convaincre que seule l'implication collective est efficace, parce que source de compétitivité dans le nouvel environnement international, donc profitable.

L'espace dans cette analyse joue quelque peu le rôle d'un principe de réalité : dans quel contexte local vont se situer les choix de l'entreprise entre principe autoritaire (logique de commandement, rigidité du contrat de travail) et implication des travailleurs (mobilisation des capacités d'apprentissage et de discussion interne des travailleurs). La projection spatiale que présentent les auteurs n'est pas aussi crue ; elle passe par une médiation bienvenue, mais courte, avec l'introduction de la « quasi intégration verticale ». Considérant de fait que le tissu local peut être constitué d'entreprises (de plus en plus spécialisées) en concurrence sur divers marchés (marchés des produits, du travail, des informations et savoirs,) ou au contraire d'entreprises ayant inscrit leurs relations dans des formes diverses de coopération, d'engagement de long terme, jusqu'à parler à la suite des travaux d'économie industrielle des années 50 de « quasi intégration verticale ». Une dichotomie assez juste des terrains donc... mais pour des raisons que l'article ne souligne sans doute pas assez.

Quinze ans après, il est de fait manifeste qu'une des transformations cruciales autour de la diffusion des technologies de l'information tient largement aux modifications des relations entre firmes qu'elle a impulsée. En d'autres termes la problématique autour de l'organisation industrielle eût mérité plus ample développement. Certes les auteurs mentionnent la plus grande spécialisation de la firme (pour produire une gamme restreinte de biens différenciés) et son insertion dans des réseaux. Cela ne fait pas assez cas de l'ampleur de l'externalisation des tâches tertiaires, de la logistique des services complexes, de l'internationalisation de certains processus productifs à l'échelle régionale ou mondiale. Le circuit de branche évolue dans ce contexte, se diluant par endroit sous l'effet d'autres logiques (internationalisation, agglomération) et surtout financiarisation.

Le nouvel univers organisationnel apparaît plus fluide, plus instable. Les grands sites « saturniens » ont perdu de leur brio, lorsqu'ils n'ont pas sombré, comme Kalmar, sous l'effet d'autres logiques. Car il est vrai que le grand absent est une logique maintenant des plus pressantes dans les processus de réorganisation industrielle, celle de la finance. Cette gouvernance financière aux effets brutaux, touchant parfois des espaces locaux tout à fait performants, cette logique financière qui prend ses marques à l'échelle des places financières internationales mobilise maintenant toutes les attentions. Peut-être trop,

encore sous le choc, en ce début de siècle, de l'éclatement d'une bulle financière autour des dot.com, ces entreprises précisément spécialisées dans l'utilisation des nouveaux outils de communication. Aux technologies de l'information se sont adjointes celles de la communication, un TIC qui compte. Anticipations technologiques et financières rapidement mêlées ont poussé la « vieille » économie exigeant des taux de rentabilité de très court terme, conduisant à nombre de fusions, acquisitions, fermetures, des braderies d'actifs qui ont durement marqué les espaces industriels.

La bourrasque boursière n'est pas simple accident conjoncturel, elle s'est accompagné d'une évolution durable des rapports entre capitalisme financier et capitalisme industriel qu'il nous faut encore apprécier à sa juste valeur. Nul doute que nos auteurs leur feraient vaste place.

Il importe toutefois que le bruit de cette bulle ne fasse pas oublier une autre dimension, absente du texte de la fin des années 80, présente dans les écrits plus récents des mêmes auteurs, mais souvent négligée dans les débats contemporains sur la construction de l'espace, celle de l'implication des acteurs locaux, citoyens, entrepreneurs, travailleurs, représentants publics dans le développement local. Cette implication est un des facteurs de poids des « régions qui gagnent ». Une condition nécessaire, certainement pas suffisante, qui permet de tirer parti d'opportunités dans un monde changeant, de rebondir face aux accidents, d'utiliser au mieux les TIC dans tous ces cas, comme le « capital » d'éducation et de savoirs dont peuvent disposer les communautés locales. En d'autres termes le défi de l'après fordisme, la nécessité de construire un nouveau rapport politique avec ses exigences en termes d'organisation industrielle, est un chantier qui dépasse les frontières de la firme, plus pour connecter ces deux mondes du travail et de la citoyenneté que pour les opposer. Cet encastrement apparaît comme la seule voie de « modernisation » d'un capitalisme trop rapidement enivré de l'avènement fortuit de sa suprématie à l'orée des années 90.